

FANNY LA ROZA

# LAISSER LA PASSION NOUS TRAVERSER



ROMAN

Fanny La Roza

Laisser la passion nous traverser

© Fanny La Roza, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5721-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Lui, le seul à savoir lire « GPQP ».*

« La passion reste en suspens dans le monde, prête à traverser les gens qui  
veulent bien se laisser traverser par elle ».

Marguerite Duras, *L'Amant*

# PROLOGUE

Lundi 24 avril

Romy n'est pas en retard. Pourtant, elle roule vite, bifurque d'un coup sec, repère les petites rues moins fréquentées en ce lundi matin d'avril, s'y engage prestement. Il fait froid, mais elle porte ses lunettes de soleil tant la luminosité est vive. « Grand froid, grand beau », comme dit Mamina. Ces journées-là s'ouvrent comme les plus prometteuses. Le soleil porte toujours un élan d'espoir dont le ciel gris ne saurait se vanter. L'éclat du matin accompagne ses virages dans les rues de la ville. Elle s'amuse comme souvent à contrarier le GPS et à le faire mentir sur l'heure d'arrivée. Elle seule décide de sa route. Elle connaît si bien ce chemin, cette ville. Cette rue pavée, en revanche, elle l'emprunte rarement. Elle descend la pente rapide jusqu'à ce qui ressemble de loin à un cul-de-sac. Un immeuble haut s'élève à son bout, comme un mur d'enceinte. En s'approchant, on peut distinguer que l'édifice est percé d'un petit passage en forme d'arche. Sous cette arche se faufile la fin de la rue, juste assez large pour une voiture. Le passage étroit oblige Romy à ralentir, réduisant son allure au pas. Pour savoir si elle peut s'engager, elle doit avancer de quelques mètres et mordre sur le trottoir, de l'autre côté de l'immeuble.

Soudain il est là. Sur son capot. Romy ne bouge pas, tétanisée. En une poignée de secondes : un choc, un bruit sourd, la trajectoire du corps d'un cycliste qui s'élève et atterrit brutalement sur la tôle de sa voiture. L'homme est sous ses yeux. Percuté, projeté, étourdi, mais souriant. Tout se fige mais la peur s'évanouit aussi vite qu'elle a surgi. Et les yeux interloqués de Romy devinent qu'il n'en ressent pas plus qu'elle. Pas de trace du vélo, qui doit être devant, couché à terre. Juste lui, et même seulement ses yeux et ses boucles brunes qui s'échappent de son casque orange fluo. Ses yeux qui sourient, qui lui sourient. Romy ouvre sa portière et tout en portant sa main droite à sa bouche, elle lui demande s'il va bien, bafouille :

— Je... Je suis désolée !

Il descend du capot et Romy a l'impression qu'il vérifie qu'il ne l'a pas rayé. Un comble !

— J'allais trop vite et je roulais sur le trottoir, je suis navré, j'espère que je n'ai pas abîmé votre voiture, s'excuse-t-il sans reprendre son souffle.

Romy ne le quitte pas des yeux. Un klaxon retentit et la fait sursauter.

— Je me range sur le côté, attendez, reprend-elle tout en se demandant pourquoi elle lui demande de patienter. Alors qu'elle termine sa manœuvre et tourne la clé pour éteindre le moteur, elle le voit s'avancer vers la voiture, tenant son vélo d'une main. De l'autre, il ôte son casque, le coince sous son bras et, parvenu à sa hauteur, ouvre la portière. Romy pose un pied sur le bitume, pivote, se lève doucement pour ne pas rompre le fil tendu entre leurs regards. Elle rougit, il sourit, il la couve de ses grands yeux.

Un passant de l'autre côté de la rue s'est arrêté et les contemple, mais ils ne se rendent compte de rien. La proximité de leurs deux corps dégage une énergie qui rayonne bien au-delà d'eux. Le vieux monsieur d'en face les fixe intensément. Il assiste à une rencontre. Il se sent spectateur indiscret et privilégié d'un moment rare, précieux. Ils ne raisonnent pas en ces termes, ils ont cessé de raisonner. Ils ne sont que sensations, vibrations, spontanéité. Quiconque connaît Romy passerait à côté d'elle sans la reconnaître. Elle est à cet instant l'exact opposé de son personnage public, du visage qu'elle donne à voir au monde.

Une tache sombre apparaît dans son champ de vision et lui fait détourner le regard. La joue de l'homme qu'elle a renversé est barrée par une fine coulée de sang écarlate. Elle tend la main vers son visage, sans un mot. Elle mesure comme il est grand. Il est rare qu'elle soit face à un homme qui la dépasse d'autant. La main de Romy approche, et au moment où elle le touche, il saisit son poignet avec douceur. Romy savoure la force délicate des doigts qui l'enserrent. Elle s'imprègne tout entière de cette sensation inconnue au contact d'une peau qui semble être le prolongement de la sienne. Leurs yeux se rejoignent encore un peu plus, et engagent une conversation dans un langage inédit, parlé par les deux seuls habitants de ce territoire vierge que leurs corps face à face viennent de créer.

— La boucle de votre casque a dû vous blesser au moment du choc, murmure Romy.

— Ce n'est rien, il ne faut pas vous inquiéter, la rassure Joseph dans un sourire.

— Je m'appelle Joseph, reprend-il en lui tendant la main droite pour un salut formel que Romy ne peut honorer, sa propre main étant toujours retenue contre la joue de Joseph.

Ils s'aperçoivent ensemble de l'entrave et se mettent à rire. Ils s'écartent l'un

de l'autre, imperceptiblement mais assez pour que l'instant suspendu s'envole. Le vieux monsieur reprend sa marche lente, la gêne a pris le dessus et le visage de la jeune femme a viré au grenat. Elle frissonne, regarde autour d'elle pour reprendre contact avec la réalité. Joseph l'observe toujours mais ne parvient plus à attraper son regard. Elle a fermé son visage. Elle porte la main à la poche de son manteau, sort son portable, y lit l'heure et d'une voix blanche, énonce qu'elle a pris beaucoup de retard et qu'elle doit y aller.

Tandis qu'elle se tourne pour ouvrir la portière de sa voiture, Joseph, animé par un sentiment d'urgence, saisit son épaule et la fait pivoter, sans que Romy n'oppose la moindre résistance.

— Je suis désolé, dit-il, je ne peux pas vous laisser partir comme ça, je ne connais rien de vous, pas même votre prénom.

Elle sourit, ne répond rien mais fait un pas vers lui. Il la serre alors dans ses bras, elle pose la tête sur son torse, la cale à l'endroit qui semble sculpté pour épouser les contours. Cette étreinte a le goût des retrouvailles après une interminable séparation. Leurs mains effleurent le dos de l'autre, comme l'esquisse d'une caresse, leurs respirations sont profondes, elles emplissent leurs mémoires du parfum de cet instant. Romy à nouveau se fiche totalement de l'heure qu'il est.

Elle veut qu'il l'embrasse.

Ce désir la transcende au point d'atteindre sa conscience, qui réagit alors comme sous l'effet d'une morsure. Elle se dit qu'elle a perdu la tête, les pédales, la maîtrise. Romy s'arrache à cette étreinte, recule, croise les bras contre sa poitrine pour rompre définitivement le lien. Elle fuit son regard mais le sent désarmé. Sans un mot, elle se hâte vers sa voiture, démarre. Quelques secondes suffisent à Romy pour se sauver et prétendre que cette rencontre n'est qu'un rêve de la nuit passée. Les larmes sur ses joues n'existent pas. Elle les ignore, tout comme la douleur dans sa poitrine, concentrant ce qui lui reste d'énergie à se reprendre en main, à poursuivre son chemin, à maîtriser sa route.



## PREMIÈRE PARTIE : ROMY

## Chapitre 1 : Lundi viennoiseries

### Lundi 15 mai

Son créneau terminé, Romy coupe le contact. Elle a roulé sans même y penser, et, pour la première fois depuis trois semaines, sans emprunter la route passant sous l'arche. Elle sourit. Le cycle des réveils voilés de vague à l'âme pourrait bien s'être éteint, ce matin, elle a ouvert les yeux de bonne humeur. BJB, son gros chat roux a même repris ses visites matinales au son du réveil. Après des semaines de bouderie, il est venu se lover dans le cou de sa maîtresse encore blottie sous les draps.

Romy vérifie sa tenue dans le miroir de l'ascenseur : pantalon ajusté laissant ses chevilles découvertes, blouse vaporeuse, petite veste, et bien sûr ses éternels escarpins pointus et leurs dix centimètres de talons. Jamais plus, pour garder l'aisance, jamais moins, pour toiser la plupart de ses interlocuteurs, dépassant ainsi le mètre quatre-vingts. Comme chaque matin, c'est elle qui ouvre le bureau. Toujours être la première, ça la rassure. Elle peut calmement vérifier sa liste de choses à faire, celle qu'elle prépare chaque soir avant de partir, sans être interrompue. Personne n'ose encore téléphoner à 7 h 30. Elle adore le matin.

Son bureau est largement ouvert sur l'extérieur et ses débuts de journée sont accompagnés par les teintes variées du soleil qui se lève chaque jour différemment. En ce milieu du mois de mai, elle a beau être matinale, il ne l'a pas attendue pour être déjà haut. C'est une des raisons qui lui font tant aimer le printemps, quand le soleil finit son ascension en même temps qu'elle rejoint son bureau. Quel que soit l'endroit où elle a travaillé et son mode de transport, Romy s'est toujours calée sur le soleil. Elle l'aime fort et volontaire, présent, dominant mais nuancé dans ses couleurs et ses ombres. L'été, il est trop direct, trop binaire. Elle regrette déjà les mois de mars et d'avril.

Tout est calme, elle réveille le percolateur et respire le café moulu. La grande horloge LED au mur l'interpelle. C'était sorti de son esprit, mais c'est là, devant ses yeux : c'est son anniversaire, elle a vingt-neuf ans. Romy a oublié. Elle regarde son téléphone, pas de message, mais il est encore tôt. Et puis elle a une autre priorité aujourd'hui, deux priorités même, et elles sont majeures. D'abord, cet appel d'offres à rendre. Ensuite, le recrutement à finaliser. Il lui reste deux entretiens à mener. C'est l'ultime poste à pourvoir, la pièce du puzzle qui